

Thierry Serfaty

Demain  
est une autre vie

ROMAN

Albin Michel

## 1

**L**A PLUIE gifle les vitres et s'étale en flaques troubles sur le pare-brise. Ma voiture croise nerveusement la 110<sup>e</sup> Rue, elle soulève des gerbes d'eau sur la chaussée déjà inondée où se débattent des piétons affolés. On pourrait croire que l'East River est sortie de son lit pour envahir les artères de New York.

Je n'ai jamais vu un ciel aussi noir. Je passe la main sur mon crâne qui ruisselle encore de la course pour rejoindre ma voiture sous ce déluge. Puis sur ma chemise qui colle à ma peau. Le téléphone posé sur la place passager sonne : un bruit de mitraillette crépite dans l'habitacle. Ma femme, Inès. Je ferme les yeux, je veux oublier cette sonnerie, je sens encore la tiédeur du corps de Rose, j'entends ses mots tendres, tout est si simple et doux entre nous. Entre deux passages des essuie-glaces, je lève les yeux sur le feu de signalisation : un halo rouge qui coule et se déforme sur le

verre, puis qui réapparaît nettement. Et moi, je décroche. En accélérant.

– *Tu es en retard. Pourtant ta secrétaire m'a dit que tu avais arrêté à seize heures trente.*

– Je... je sais, j'essaie de faire au plus vite. La ville est sous l'eau, les gens conduisent comme des fous, je crois que je viens de griller un feu rouge...

– *Je me suis débrouillée pour être à l'heure, j'aimerais bien que tu en fasses autant.*

Elle raccroche sans me laisser le temps de réagir. Aussi brutalement qu'elle a cessé de m'aimer, le lendemain de notre mariage. Et qu'elle a décrété que nous n'aurions pas d'enfants. Ça me fait mal.

Plus mal qu'un violent accident.

Malgré les trombes d'eau, je vois nettement la camionnette blanche tout près de moi qui, elle, passe au vert, le visage déformé du conducteur qui crie, et la tôle qui se froisse comme du papier dans un fracas effrayant.

J'écrase la pédale de freins alors que j'arrache l'aile d'un autre véhicule. Ma voiture fait une embardée sur la chaussée transformée en torrent. Les passants tournoient autour de moi, silhouettes trempées, ils se plaquent contre les murs, hurlent. Je relâche la pédale, je braque le volant dans l'autre sens et fonce vers le trottoir. Ou est-ce ce poteau qui fonce droit sur moi ? Lors du choc, je sens un craquement dans le genou et dans la nuque. Je vois des étincelles et une décharge électrique court le long de mes bras. Le poteau mord le pare-chocs, plie le capot et déchire tout.

Le pare-brise se disloque, les éclats de verre volent, je vois le ciel strié par l'orage, et je sens la pluie diluvienne sur mon visage. Dans quelques secondes, il n'en restera rien, comme celui de l'adolescent que j'ai opéré ce matin. La scène se

fragmente comme un film au ralenti, les images se superposent et ricochent dans mon crâne. Il a quinze ans, il rentrait de l'école, il n'a eu qu'un tort : croiser trois gosses et refuser de leur donner son sac. J'ai juste tenté de distinguer un visage humain au milieu du ravage, l'horrible puzzle de peau et de chair découpé au cran d'arrêt. Puis j'ai essayé d'oublier les traits déformés par la peur et la douleur, ceux d'une mère agrippée à son fils, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui, pour la maman, pour leur vie foutue.

Il me semble que le temps s'arrête, que le hurlement du métal cesse.

J'entends la voix dure d'Inès, les murmures réconfortants de Rose. Je sais que je vais mourir et je prie pour imaginer enfin les traits des enfants que je n'ai pas eus et qui ont peuplé mes rêves des milliers de fois, de manière obsédante. Mes bébés, mes amours. Je vous aurais tout donné si vous aviez existé hors de mon sommeil.

Dans une fraction de seconde, je serai déchiqueté, moi aussi. À l'image de ma vie conjugale. Le poteau dévaste tout et, quand ma voiture va s'immobiliser, il aura déjà défoncé ma cage thoracique et mon crâne, je ne serai qu'un type de trente-huit ans, heureux dans son travail, désenchanté en amour – et en lambeaux.



## 2

**J**'AI OUVERT les yeux, puis la bouche, et alors seulement l'air est entré dans ma gorge et mes poumons comme le vent dans une pièce lorsqu'on ouvre une fenêtre en pleine tempête.

Je suffoquais.

J'étais assis dans mon lit, en nage, et regardais autour de moi sans reconnaître tout à fait les lieux dans la pénombre.

Puis j'ai retrouvé mes repères, lentement.

Les rideaux tirés. La commode, l'armoire. Le drap repoussé, froissé autour de moi et très lisse à ma gauche, sur un monticule. Ma femme endormie sous le drap.

J'étais dans ma chambre, tout bonnement dans ma chambre, au premier étage de ma maison, face à Central Park, entre Malcom X Boulevard et Frawley Circle.

Je retombai sur mon oreiller, haletant, puis me levai sans bruit et marchai jusqu'à la fenêtre sur l'épaisse moquette

dont nous raffolons, nous autres Américains – nous mettons un point d'honneur à faire correspondre son épaisseur à notre situation financière – et que détestent les gens comme moi allergiques aux acariens. J'écartai le rideau des deux mains tant il était épais, lui aussi. Inès avait signifié aux passants que mes honoraires de chirurgien avaient régulièrement augmenté en changeant au même rythme les rideaux de toute la maison. Toujours plus lourds, plus chargés, plus travaillés. Au stade actuel, on pouvait légitimement penser que j'avais atteint les plus hautes sphères hiérarchiques et salariales du Mount Sinai Hospital. Le jour se levait à peine et, devant le garage, je pus constater avec soulagement que mon  $4 \times 4$  se portait comme un charme.

Je soupirai et m'adosai au mur. La sueur collait le T-shirt à ma peau, c'était glacé et détestable.

J'inspirai profondément, enfilai à la va-vite un caleçon et sortis de la chambre sur la pointe des pieds. Je passai par la salle de bains pour me défaire de mon T-shirt trempé et faire une toilette rapide, puis je descendis l'escalier.

J'entrai dans la cuisine et fondis comme un automate sur la machine à espresso tandis que mon cerveau tentait de gommer les images atroces dont j'émergeais. Je me traînai jusqu'à une chaise design et très inconfortable, et me laissai tomber dessus sans précaution. Je fis une grimace de douleur et me rabattis sur le café.

L'amertume m'apaisa. Je me concentrais sur la mousse onctueuse quand deux mains glissèrent sur ma nuque – qui n'était pas brisée, en l'occurrence, ce qui était plutôt rassurant après un tel accident – et une voix féminine résonna tout près de mon oreille :

– Qu'est-ce qui t'arrive, mon cœur ? Tu es tombé du lit ? D'habitude, je suis la première debout...

Je me redressai sur ma chaise, stupéfait. Un petit nom affectueux, de la sollicitude... Depuis quand ma femme ne m'avait-elle pas parlé ainsi ? Je n'étais même pas certain qu'elle l'ait fait après notre première nuit. Elle se détacha de mon cou et s'éloigna avec grâce vers notre meilleure amie du matin : la machine à café. Elle me donnait le dos et je contemplai la silhouette parfaite en silence, abasourdi.

Lorsqu'elle se retourna, je découvris un visage radieux. Ses longs cheveux châtain étaient retenus en une queue-de-cheval et dégageaient les contours harmonieux de son visage sans fard. Je devinai dans la transparence du tissu une poitrine ronde, haute et ferme, ainsi qu'une taille marquée. Mon regard glissa sur ses courbes, je restai pétrifié.

Elle s'assit à mon côté, une main sur les muscles contractés de ma cuisse et l'autre autour de sa tasse, le sourire aux lèvres. Elle croisa ses jambes interminables sur les miennes, se pencha et passa un doigt sur la commissure de ma bouche. Au bout de son index, un peu de mousse de café, qu'elle lécha.

– Qu'est-ce que tu as, Jamie ? Tu étais agité cette nuit, je me suis fait du souci, ajouta la jeune femme alors que je me perdais dans ses yeux dorés, incapable d'écouter.

De toute manière, je n'eus pas le loisir de lui répondre, si j'avais eu envie de le faire : une cavalcade dans l'escalier annonça l'arrivée de deux furies en pyjama qui me sautèrent dessus avec la délicatesse de tanks. Un petit garçon brun, rondouillard, cheveux en bataille – et ça ne semblait pas être le résultat d'une nuit de sommeil mais plutôt d'une nature – s'agrippa à mon bras et y colla la tête comme on le fait contre un oreiller pour réclamer un peu de sommeil en sus. Il leva ses grands yeux lumineux – ceux de sa mère, en fait – sur moi et sourit, puis enfouit son visage dans ma manche.

Le second, plutôt longiligne, m'embrassa vigoureusement mais à la va-vite sans me laisser le temps de réagir.

Je faillis tomber à la renverse, et leur mère les réprimanda sans beaucoup de vigueur, plutôt amusée par l'assaut.

– Les garçons, calmez-vous et dépêchez-vous de prendre votre petit-déjeuner. Je ne sais pas ce qui se passe, ils sont crevés, je n'arrive plus à les tirer du lit en semaine alors que le week-end, dit-elle en se tournant vers eux, vous nous empoisonnez la vie en tambourinant à notre porte à partir de sept heures. Vous vous fichez vraiment de nous.

L'aîné renversa un bol de céréales avant même d'avoir pris place. Il balaya les flocons du revers du bras sans plus d'émotion et se rabattit sur le pain. Sa mère leva les yeux au ciel.

– Ça va, Loris, ça ne te dérange pas trop, ces céréales éparpillées, ou tu préférerais que je nettoie tout ça pour que tu manges sur une table propre ? Tu me le dis, je suis là pour ça.

Le garçon leva la tête sans trop savoir si sa mère plaisantait ou s'il avait intérêt à faire disparaître le contenu du bol illico.

– Non, tenta Loris, c'est pas la peine, ça me dérange pas.

Sa mère eut envie de rire. La décontraction de son fils l'étonnait toujours, surtout pour un gamin de cinq ans.

Elle se pencha vers moi.

– Tu sais, dit-elle d'un air pénétré de professeur, tu as le droit de lui dire quelque chose de temps en temps, au lieu de me laisser jouer les mères fouettardes...

Lui dire quelque chose... Je ne savais pas du tout quoi dire, et pas seulement à lui. J'aurais voulu parler, intervenir, répondre, mais rien ne sortait. Pas même de ma tête dans laquelle soufflait à cet instant un vent de folie et où se bousculaient une centaine de questions auxquelles j'étais encore

moins capable de répondre. Je regardai Loris, ses traits m'intriguaient jusqu'à ce que je comprenne pourquoi : c'était moi, enfant. Mon portrait craché. Pourquoi ne m'en rendais-je compte que maintenant ? Je passai d'un visage à l'autre, muet, paralysé, et c'est mon plus jeune fils qui me sauva du silence dans lequel j'étais muré, à mon grand dam.

– Papa, j'ai pas faim, on joue ? demanda le garçon avec un beau sourire et un regard chargé d'espoir.

*Je crois que c'est déjà le cas, mon fils,* répondis-je pour moi-même. Je n'étais pas sûr de bien comprendre les règles du jeu, et peut-être même en étais-je le pion. Je trouvai juste l'énergie de pousser de mes bras sur la chaise et de me lever.

– Oui, oui, on... on va jouer. Plus tard, lui dis-je comme s'il s'était adressé à moi dans une langue étrangère.

Je tentai un sourire misérable à ma famille et me retournai pour sortir sans précipitation de la cuisine. Je montai une à une les marches. En bas, j'entendais mon plus jeune fils interroger sa mère :

– Où il va, papa ?

– Normalement au travail, mais là, ça me semble mal barré, mes chéris.

– Il va faire des opérations, aujourd'hui ? demanda l'aîné.

– J'espère que non, répondit ma femme. Quand vous remonterez vous habiller, allez voir s'il ne s'est pas endormi.

Je tentai de contrôler quelque chose qui se tordait dans ma gorge et qui voulait en sortir. J'ouvris la porte de notre chambre et la refermai avec soin derrière moi. Je marchai de manière incertaine et me laissai tomber sur le lit, les bras en croix, le regard planté dans le plafond. Je n'arrivais pas à ralentir ma respiration, emballée comme mon rythme cardiaque.

J'eus brusquement l'étrange sensation qu'on pressait sur ma poitrine, qu'une force invisible me comprimait le thorax et se relâchait, à plusieurs reprises. Je posai une main tremblante sur mon torse : rien, bien sûr, ne pesait sur moi – sauf peut-être toute la panique du monde. Je me forçai à me calmer et réfléchir, ou du moins à rassembler mes esprits et à raisonner.

Ce matin, je m'étais réveillé après une mauvaise nuit, j'étais descendu dans la cuisine prendre mon café, mais très objectivement les choses s'étaient améliorées dans les minutes qui avaient suivi : mon épouse, belle et attentionnée, m'avait rejoint et mes deux garçons m'avaient sauté au cou avant de s'asseoir autour de la table enviable d'un père entouré de sa famille unie. Une famille parfaite, de quelque angle qu'on la regarde.

Sauf un : le mien.

Car de mon point de vue, une chose clochait, et pas qu'un peu. Clochait ? Non, une chose s'était emparée de moi comme un lutteur de sumo m'aurait saisi par le cou, m'avait secoué jusqu'aux entrailles et avait mis le feu dans mon esprit. Ma stupeur et mon désarroi s'étaient matérialisés dans ce cri étranglé au fond de ma gorge.

Parce que cette femme sublime et aimante n'était *pas* Inès, cette Inès qu'il me semblait pourtant avoir épousée et vue tous les soirs dans mon lit jusqu'à ce jour.

Parce que ces gosses que je n'aurais même pas espérés dans mes rêves les plus fous, je n'avais pas le *moindre* souvenir de les avoir eus avec quiconque.

En somme, j'étais totalement perdu et désemparé, j'étais seul dans cette chambre, qui m'apparaissait comme un refuge dans une tempête intérieure, et en train de me demander ce qui m'arrivait et si je devenais fou, parce que cette famille

magnifique installée en chair et en os dans notre maison, un étage plus bas, je ne l'avais tout simplement *jamais vue* avant ce jour, avant ce matin, avant il y a quelques minutes, avant qu'elle ne déboule dans la cuisine.

Jamais.